

MatchPortrait

Il a 49 ans et aime toujours autant sa vie d'adolescent fêtard. Excès, vertige et lucidité.

PAR KATHERINE PANCOL

DAHO

Démon de minuit

A Paris, il habite la maison de Buffalo Bill. Au début, il ne comprenait pas pourquoi des cars de touristes s'arrêtaient devant chez lui. Était-il si connu que ça ? se demandait-il avec angoisse. Il ne savait pas que l'illustre cow-boy avait habité sous son toit le temps d'une tournée à Paris avec le cirque Barnum. Rassuré car il n'y a rien qu'Étienne Daho aime plus qu'être inconnu dans une ville. Fureter, s'asseoir à une terrasse de café, traîner incognito, piquer un détail à droite, une émotion à gauche, mélanger, ajouter des mots, des notes, affiner, laisser reposer et finalement en faire une chanson. « Toutes mes chansons sont autobiographiques. Quand je me lance dans l'imaginaire, elles sont toujours ratées. J'ai besoin de m'enfermer à l'intérieur de moi-même pour trouver une émotion. Une rencontre m'évoque une musique, une mélodie et les mots viennent avec. » Avec sa dégaîne d'adolescent perdu dans la ville, il butine des images, des impressions et repart faire son miel ailleurs. C'est un nomade. Un artisan de la chanson. Un artisan doué, certes, mais modeste : il assure qu'il n'est pas encore arrivé là où il veut aller, qu'il en est encore loin. Il cherche et il apprend. D'où lui vient cette aura de mystère dont on l'enveloppe de la tête aux pieds ? Il ne comprend pas bien. Peut-être parce qu'il n'est pas là où on l'attend, qu'il s'entiche de Dani ou de Sylvie Vartan, de Charlotte Gainsbourg ou de Marianne Faithfull. Les gens, il les aime tels qu'ils sont. Il n'a pas besoin de raison. Et quand il aime, c'est pour de bon. En amitié... parce qu'en amour, c'est plus compliqué. On ne lui connaît pas d'escorte attirée qu'il arborerait dans les journaux,

« ce serait compliqué, il faudrait faire un communiqué tous les jours ». Parfois, il est plus cru : « Quand j'étais jeune, je pouvais niquer mais pas communiquer. » C'est quand il se laisse emporter par les mots. Sinon il réfléchit. Il n'a d'avis immédiat sur rien, se pose des questions. Alors on le dit mystérieux et flou. Il n'aime pas la précipitation, c'est tout. La vitesse, ça rend fou ; il veut penser juste, faire la musique qu'il aime, mener la vie qu'il aime. Et ça, c'est difficile, ça prend une vie. Interroger Étienne, c'est converser avec un ami qui vous veut du bien. Il n'est pas concentré sur son nombril, il se pencherait plutôt sur le vôtre avec infiniment de tendresse et d'attention. « Je suis plus intéressé par les autres que par moi-même ; j'ai fait le tour de moi-même. » Le monde, il l'a compris depuis longtemps, est intéressant si on l'étend à l'infini. Ne pas le limiter à Paris, à ses bruits, à des idées toutes faites sinon on se tarit. C'est pour ça qu'un jour, en 1993, il est parti à Londres. Tout reprendre de zéro.

Fuir la célébrité qui menaçait de l'assécher. Londres, il y traîne ses guêtres depuis qu'il a 14 ans. A l'époque, il y allait deux mois l'été pour gagner des sous afin de s'acheter une Mobylette. Une fois riche et affirmé, il a loué un deux-pièces près de Covent Garden, il traînait dans les bars en écoutant de la musique, il dansait la nuit, il lisait des livres de poche, il buvait de la bière dans des pubs, il écrivait des notes et des mots. Il s'épanouissait en anonyme. Il reprenait goût à la vie. Une sale rumeur l'a forcé à revenir en France. En 1995. Prouver qu'il n'était pas mort. Il a appelé l'album qui a suivi « Rérection ». C'était un clin d'œil pour rire, pour dire que tout allait bien. Ce fut un four en France. Un succès en Angleterre et en Europe. Il a bien ri. Il boit son thé, commande un éclair au chocolat, goûte des caramels au beurre salé et ferme les yeux tellement c'est bon. Comme les mots qu'il recueille du bout de son stylo Waterman. Il aimerait écrire un livre. Raconter sa vie, tout ce qu'il a traversé en Breton têtard, travailleur et fier. Son enfance en Algérie où « il fallait passer sous les fenêtres pour éviter les balles, ou enjamber un cadavre revenant de l'école ». Il a appris très tôt, très vite, que la vie était ce soleil noyé de violence. Sa force à lui, c'est d'être un oxymore vivant : un doux dur, un travailleur rêveur, un oisif acharné, un exigeant tolérant, un mystère limpide, un orgueilleux modeste. Allez vous y retrouver ! C'est sa manière de vous échapper. Il vous balance une énigme et prend la poudre d'escampette. Il sait très bien s'en aller. Il sait très bien vivre seul. « C'est dans la solitude que je puise mes forces. Je ne m'ennuie jamais, je bouquine, je fais de la musique, je regarde des films, je fais du sport, je suis tellement indépendant et

solitaire que c'est très dur de rentrer dans ma vie ! Être indépendant, c'est la plus grande force. Ne pas avoir besoin des autres. Inviter les autres dans sa vie pour leur faire partager les bonnes choses, mais ne pas s'accrocher à eux ni les aspirer comme des sangsues pour leur piquer leur énergie, la sécurité qu'ils peuvent vous donner. » Il ne supporte pas qu'on l'approche de trop près. Garder les bras ouverts quand on l'embrasse sinon il se rétracte, soupçonne la cage et s'en va à tire-d'aile. Ça doit venir de son enfance. D'un père parti quand il avait 4 ans. Il se souvient de ce jour où il est venu l'embrasser à l'école. Il se demandait pourquoi il le serrait si fort contre lui. Il ne devait plus le revoir. Ou si, plus tard... quand c'était trop tard. Il avait grandi tout seul, avec sa mère et ses sœurs. Il n'avait plus besoin de lui et il le lui a dit. Quand son père est mort, il a vacillé. Foncé chez un psy, nettoyé jusqu'à la cave. Et, depuis, il poursuit une analyse réussie. Il a trouvé la bonne oreille qui a su le remettre d'aplomb. Un bon psy et un bon juke-box. Avec ça, il est heureux. Ou plutôt il a la chance de rester insouciant. Insouciant et attentif. Insouciant pour tout ce qui n'est pas important, attentif à tout ce qui compte. Il poursuit son chemin d'équilibriste heureux. Il ose le dire : il aime par-dessus tout la vie qu'il mène. Il remercie Dieu soir et matin. Avec des prières, des mercis, des suppliques. Des vraies prières ? Oui, oui, des « Notre Père » et des « Je vous salue Marie ». Des « faites que mon album marche et que les salles de concerts soient pleines. J'ai une ligne directe avec le ciel ». Il aime bien l'idée que sa vie tourne rond. « L'idée de Dieu, c'est la beauté et l'amour, et je crois en la beauté et en l'amour. C'est pour ça que je déteste tout ce qui est mortifère, cynique et destructeur. » Sa recette : ne pas faire n'importe quoi, « un album raté ou bâclé, ça pourrait me foutre par terre, je pourrais en faire une dépression. Question de respect par rapport à soi-même : ce qu'on fait, on le fait bien, avec tout son cœur. Il y a beaucoup de gens qui s'en foutent, donc qui s'ennuient dans la vie, qui n'ont pas cette petite flamme... ». Voilà. C'est assez simple, finalement, la vie selon Daho : « Suis ta ligne, fais ce que tu dois, et tu seras récompensé. » Il n'y a jamais dérogé. Et ce n'est pas maintenant qu'il approche de la cinquantaine qu'il va changer. « Aujourd'hui, j'ai du recul par rapport aux choses. Je ne l'ai pas toujours eu ! Les douze premières années de ma carrière, j'avais une envie folle de réussir ; c'était ma liberté, mon indépendance, pouvoir dire merde, pouvoir choisir, et puis j'ai toujours eu le sentiment d'être un petit provincial immigré, j'avais quelque chose à prouver. Quand vous réussissez, vous avez moins à prouver, les gens viennent vers vous, vous avez une valeur. J'ai envie d'être un jeune homme d'âge mûr ; 50 ans l'année prochaine ! Je suis hyper content d'être arrivé jusque-là, d'avoir toujours envie, d'avoir la même vitalité physique. » Un peu comme Buffalo Bill, non ? ■

« *Sortir ce soir* », son dernier C.D.